CORRIGÉ NON OFFICIEL

Bac STI2D

Français

Session 2026

Proposition de corrigé rédigée par FormaV pour s'entraîner. Ce n'est pas le corrigé officiel de l'examen et elle ne remplace pas les éléments de correction officiels.

Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STI2D, veuillez visiter :
bacsti2d.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
SESSION 2026
FRANÇAIS – ÉPREUVE ANTICIPÉE
Épreuve du jeudi 11 juin 2026

PROPOSITION DE CORRIGÉ

Proposition de corrigé établie par FormaV à partir du sujet, non officielle. Elle ne préjuge pas des consignes nationales de correction données aux jurys.

Le candidat traite au choix l'un des deux sujets : le commentaire de texte (20 points) ou la contraction de texte et l'essai (10 + 10 points), sur l'un des sujets A, B ou C. Les numéros de lignes renvoient aux repères imprimés dans la marge du sujet. Dans les contractions, un mot est une unité typographique délimitée par deux espaces, par une espace et un signe typographique (apostrophe, trait d'union) ou par deux signes : « l'État » compte pour deux mots, « c'est-à-dire » pour quatre.

SUJET 1 – COMMENTAIRE DE TEXTE — 20 points

Commentaire littéraire du poème « Les oies sauvages » (Maupassant, *Des Vers*, 1880)

Vous ferez le commentaire littéraire de ce texte. Vous pourrez prêter plus particulièrement attention aux éléments suivants : le spectacle du passage des oies sauvages ; l'appel de la liberté.

Problématique. Comment Maupassant, à partir d'un tableau d'hiver, fait-il du passage des oies sauvages l'image d'un appel de la liberté à la fois irrésistible et impuissant ?

Plan. I. Un spectacle animé et sonore : le passage des oies sauvages (v. 1-16). II. Le contraste entre les oies libres et les oies captives (v. 17-24). III. L'appel de la liberté : un élan vain et douloureux (v. 25-32).

Introduction. Guy de Maupassant, formé auprès de Flaubert, est surtout connu pour ses nouvelles et ses romans. Il a pourtant publié en 1880 un recueil de poèmes, *Des Vers*, où figure « Les oies sauvages ». En trente-deux alexandrins, le poète décrit une troupe d'oies migratrices qui traverse un paysage de neige, et la réaction des oies captives qui l'entendent passer. Cette scène d'observation devient peu à peu une méditation sur le désir de liberté. On se demandera comment le poème fait de ce passage l'image d'un appel de la liberté à la fois irrésistible et impuissant. On étudiera d'abord le spectacle du vol (v. 1-16), puis l'opposition entre oies libres et captives (v. 17-24), enfin l'appel de la liberté et son échec (v. 25-32).

I. Un spectacle animé et sonore (v. 1-16).

Le poème s'ouvre sur un décor immobile et silencieux. Les premiers mots, « Tout est muet » (v. 1), installent le silence. Le paysage est réduit à trois teintes : « blanche » (v. 2), « gris » (v. 2), « noirs » (v. 3). L'adjectif « morne » (v. 2) et les « grands corbeaux noirs » (v. 3) qui « tachent sa pâleur » (v. 4) évoquent un tableau d'hiver désolé, presque pictural, où les corbeaux, qui « vont cherchant leurs proies » (v. 3), paraissent menaçants. Ce vide initial prépare l'irruption qui suit.

Au vers 5, « une clameur » rompt le silence. Le rythme s'accélère : la reprise « Elle approche, elle vient » (v. 6) et la gradation « Allant toujours plus vite » (v. 8) rendent le mouvement croissant. La comparaison « Ainsi qu'un trait lancé » (v. 7) souligne la vitesse et la tension des cous tendus. Les sonorités, avec l'allitération en consonnes fricatives [f] et [v] (« fouettant », « vent », « sifflante ») dans

« fouettant le vent de leur aile sifflante » (v. 9), font entendre le battement des ailes et le sifflement de l'air. Le vol, d'abord entendu puis vu, mobilise à la fois l'ouïe et la vue.

Le vol est ensuite présenté comme un voyage presque sacré. Le lexique de la migration et du pèlerinage (« tribu », v. 6 ; « pèlerins des airs », v. 10 ; « caravane », v. 14 ; « guide », v. 10) élève les oies au rang de voyageurs et de croyants. L'énumération « les océans, les bois et les déserts » (v. 11) donne l'étendue du trajet. Le « cri perçant » du guide (v. 13) entretient l'élan de la troupe. L'image finale du « double ruban » qui « ondoie » et du « grand triangle ailé qui va s'élargissant » (v. 14-16) offre une vision géométrique et gracieuse. Le participe présent « s'élargissant » prolonge le mouvement jusqu'à la fin du tercet, et l'enchaînement des rimes de strophe en strophe (pâleur / clameur, proies / oies) donne au texte une même fluidité.

II. Le contraste entre libres et captives (v. 17-24).

La conjonction « Mais » (v. 17) marque une rupture de ton et de rythme. Les « frères captifs » sont « engourdis par le froid » et « cheminent gravement » (v. 18). Les adverbes en -ment (« gravement », « lentement », v. 18 et 20) ralentissent les vers. La comparaison « Comme de lourds vaisseaux balancés lentement » (v. 20) oppose la pesanteur des oies captives à la légèreté du « trait lancé » du vers 7.

La servitude est exprimée aussi par la figure de l'« enfant en haillons » qui les « promène » en sifflant (v. 19). Le geste est dérisoire : un enfant pauvre mène à son gré des oiseaux faits pour franchir les océans. La domestication apparaît comme une déchéance, et la mention des « haillons » ajoute une note de misère sociale.

L'opposition est portée par le lexique : les « libres voyageurs » (v. 23) et les « captifs » (v. 24) s'affrontent. Mais l'expression « leurs frères » unit les deux groupes. Les verbes « entendent » (v. 21), « érigent leur tête » (v. 22) et « se lèvent pour partir » (v. 24) décrivent un réveil progressif, d'abord par l'ouïe, puis par le corps.

III. L'appel de la liberté (v. 25-32).

Le réveil est aussitôt contredit : « Ils agitent en vain leurs ailes impuissantes » (v. 25). L'adjectif « impuissantes » et le groupe « en vain » disent l'échec avant même l'envol. Pourtant, quelque chose se lève en elles : elles « sentent confusément » (v. 26), ce qui désigne un instinct plus qu'une pensée.

L'appel de la liberté est personnifié. Il est « errant » (v. 27), c'est-à-dire qu'il circule sans but, et il fait se lever « grandissantes » (v. 27) « la liberté première » (v. 28), un état originel enfoui « au fond du cœur dormant ». Les oies sont humanisées par ce « cœur » et par la « fièvre de l'espace et des tièdes rivages » (v. 29), expression qui associe désir, nostalgie et maladie. Le poème dépasse ici l'observation animale et devient une allégorie de la condition humaine.

Les quatre derniers vers (v. 29-32), en rimes embrassées, ramènent la neige du début (« Dans les champs pleins de neige », v. 30) : l'espace reste clos. Les captifs « courent effarés » (v. 30), jettent des « cris désespérés » (v. 31) et « répondent longtemps » (v. 32). La rime « rivages / sauvages » encadre les rimes « effarés / désespérés », et l'expression « frères sauvages » (v. 32) répond, en s'y opposant, aux « frères captifs » du vers 17 : la liberté désigne l'état naturel perdu. Le poème, qui s'ouvrait sur le silence (« Tout est muet »), s'achève sur des cris qui ne mènent nulle part. La fin évoque l'inquiétude de l'être qui ne peut réaliser son désir, ce que d'autres poètes du siècle ont exprimé aussi (« L'Albatros » de Baudelaire).

Conclusion. Maupassant construit un tableau à la fois visuel et sonore, qui oppose le vol rapide et ordonné des oies sauvages à la lourdeur des captives. À partir de cette opposition, il fait entendre un appel de la liberté que rien ne peut satisfaire : les oies captives se lèvent mais ne partent pas. Le poème prend ainsi la valeur d'une allégorie et exprime, sans les nommer, le désir d'évasion et

l'impuissance qui peuvent habiter l'être humain, thèmes que l'on retrouve dans l'œuvre de Maupassant et dans la poésie romantique.

À valoriser : l'analyse précise des procédés (comparaisons, sonorités, rythme, lexique) mise au service d'une interprétation, et les références de vers exactes. Éviter la simple paraphrase.

SUJET 2 – CONTRACTION DE TEXTE ET ESSAI

SUJET A – LA BOÉTIE, *DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE* — 20 points

Contraction de texte — 10 points

Résumer le texte de Sandra Laugier en 201 mots (de 180 à 221 mots), avec un repère tous les 50 mots et le nombre total de mots en fin de travail.

Bien que les démocraties garantissent officiellement libertés et droits, la désobéissance civile s'y répand. Elle consiste à refuser publiquement, collectivement et sans violence d'appliquer une règle jugée contraire à un principe supérieur, afin d'être sanctionné et de dévoiler, devant la justice et l'opinion, l'injustice de (50) cette loi, comme à Selma, avec Martin Luther King, dont les médias révélèrent la brutale répression.

Thoreau en reste l'inspirateur. Dans les années 2010, occupations de places, mobilisations et activisme informatique traduisent un sentiment d'injustice et la volonté des citoyens de contrôler directement la gestion du bien commun (100) : ils réclament une « démocratie réelle ». On ne désobéit d'ailleurs qu'en démocratie, quand le pouvoir trahit ses propres principes.

Rendre visible la dépossession ressentie permet de débattre des questions négligées, de démocratiser la démocratie et de transformer les pratiques politiques autant que la société. Cette conquête de droits provoque (150) cependant la réaction brutale des conservateurs. Anonymous va plus loin : pour défendre la liberté d'expression et d'information, échapper à la surveillance et répondre à la violence étatique, le collectif agit masqué, divulgue des informations secrètes, attaque des sites officiels. Cette désobéissance illégale interroge notre morale politique, puisque les (200) hors-la-loi d'une époque sont parfois célébrés par la suivante.

(Nombre de mots : 212)

À valoriser : la définition précise de la désobéissance civile (non violente, publique, collective, visant à être sanctionnée), l'extension des années 2010, puis la radicalisation d'Anonymous et la question morale finale.

Essai — 10 points

Selon vous, faut-il nécessairement désobéir pour défendre et entretenir la liberté ?

Plan (au brouillon).

Problématique. La désobéissance est-elle l'unique moyen de défendre la liberté, ou n'est-elle qu'un recours parmi d'autres, indispensable seulement quand les autres voies sont fermées ?

1. La désobéissance, recours légitime quand la liberté est menacée (La Boétie, Selma, Thoreau).
2. La liberté s'entretient aussi par des moyens ordinaires : éducation, institutions, écrit (La Boétie, Montesquieu, Voltaire).
3. La désobéissance, ultime garde-fou soumis à des conditions : non-violence, publicité, cadre démocratique (Laugier, Anonymous, Antigone, Rosa Parks).

Introduction. Dans le *Discours de la servitude volontaire*, La Boétie s'étonne que des peuples entiers obéissent à un seul homme dont le pouvoir ne repose que sur leur consentement, et il invite à cesser de le soutenir pour redevenir libres. Plus de quatre siècles plus tard, Sandra Laugier observe que, même en démocratie, la désobéissance civile est de plus en plus utilisée pour défendre les libertés. Faut-il pourtant nécessairement désobéir pour défendre et entretenir la liberté ? Nous verrons d'abord que la désobéissance est un recours légitime lorsque la liberté est menacée. Nous montrerons ensuite que d'autres moyens, plus quotidiens, entretiennent la liberté. Nous soulignerons enfin que la désobéissance doit rester un ultime garde-fou.

I. La désobéissance, un recours légitime quand la liberté est menacée.

Défendre la liberté suppose d'abord de cesser d'obéir à un pouvoir injuste. Dans le *Discours de la servitude volontaire*, La Boétie s'étonne qu'un peuple entier se soumette à un seul homme, qui « n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps ». Le tyran ne tient sa force que de ceux qui le servent ; il suffit donc de lui retirer ce soutien : « Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres. » Ce refus, qui n'exige aucune violence, est déjà une forme de désobéissance. Le texte de Sandra Laugier en donne une version moderne : à Selma, en 1965, les manifestants rassemblés autour de Martin Luther King bravent l'interdiction de manifester, et la répression filmée par les journalistes crée « l'indignation nécessaire au changement ». Thoreau, que Laugier présente comme le grand inspirateur des désobéisseurs, avait lui-même refusé de payer l'impôt à un État qui tolérait l'esclavage. Dans ces exemples, désobéir rend visible une injustice que la loi protégeait. La désobéissance n'est pourtant pas le seul chemin vers la liberté.

II. La liberté s'entretient aussi par des moyens ordinaires.

La liberté se défend également par des moyens qui ne supposent pas d'enfreindre la loi. La Boétie lui-même explique que la première raison de la servitude volontaire est la coutume : ceux qui naissent sous le joug ne connaissent pas d'autre état et ne regrettent pas une liberté qu'ils n'ont jamais connue. La liberté se cultive donc par l'éducation, la lecture et la mémoire de la liberté naturelle. Au XVIIIe siècle, Montesquieu, dans *De l'esprit des lois* (1748), affirme que, pour empêcher l'abus, il faut que « le pouvoir arrête le pouvoir » : la séparation des pouvoirs protège la liberté par l'organisation même de l'État. Voltaire, dans le *Traité sur la tolérance* (1763), défend la mémoire de Jean Calas, protestant condamné et exécuté à Toulouse : il agit par l'écrit et par l'opinion publique, et obtient la réhabilitation de Calas en 1765, sans désobéir aux lois. Aujourd'hui, le vote, la liberté de la presse, la justice et le débat public, que Laugier rappelle au début de son texte, sont autant de moyens légaux d'entretenir la liberté. Encore faut-il que ces institutions fonctionnent.

III. La désobéissance, un ultime garde-fou soumis à des conditions.

Lorsque ces voies sont fermées, la désobéissance redevient légitime, mais à certaines conditions. Selon Laugier, la désobéissance civile est non violente, collective et publique, et ceux qui la pratiquent acceptent d'être sanctionnés afin que la loi contestée soit jugée. Elle suppose un cadre démocratique : « on ne désobéit qu'en démocratie ». Les actions cachées et illégales du collectif Anonymous posent en revanche un problème moral, car elles renoncent à la transparence qui fonde la désobéissance civile. Dans la tragédie de Sophocle, Antigone enfreint l'ordre de Créon au nom d'une loi supérieure, mais elle assume ouvertement son geste. L'histoire montre enfin que « les délinquants d'un jour sont parfois les héros du lendemain » : Rosa Parks, arrêtée en 1955 pour avoir refusé de céder sa place dans un bus, est devenue un symbole de la lutte pour les droits civiques. La désobéissance n'est donc pas toujours nécessaire, mais elle doit rester possible.

Conclusion. Désobéir n'est donc pas nécessaire en tout temps pour défendre la liberté. Éducation, institutions équilibrées, débat public et vigilance des citoyens suffisent tant qu'ils fonctionnent. Mais lorsque les droits sont bafoués et que les voies légales sont fermées, le refus d'obéir redevient, comme chez La Boétie et chez les désobéisseurs que décrit Laugier, la manière la plus directe de

manifester que l'on est libre. La question est alors celle de la forme de ce refus, qui doit rester publique et non violente pour servir la liberté qu'elle prétend défendre.

À valoriser : une thèse nuancée, des exemples précis tirés de La Boétie, du texte de Laugier et d'au moins un autre auteur du parcours, et une argumentation organisée.

SUJET B – FONTENELLE, *ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES* 20 points

Contraction de texte 10 points

Résumer le texte d'Étienne Klein en 186 mots (de 167 à 205 mots), avec un repère tous les 50 mots et le nombre total de mots en fin de travail.

Bien que la société soit façonnée par le savoir scientifique, la plupart des citoyens s'en désintéressent. Le philosophe Jean-Pierre Dupuy dénonce même l'inculture scientifique de nombreux intellectuels français et le silence sur cette inégalité. Son jugement est sévère, mais ignorer ou mépriser les sciences n'enrichit pas (50) la culture. Pourtant nul ne maîtrise toutes les disciplines scientifiques : même les spécialistes ne sont compétents que dans leur propre domaine. Un citoyen indifférent aux sciences n'est donc pas moins bon citoyen.

La vulgarisation, malgré son succès apparent, ne séduit en réalité que les personnes déjà curieuses ; la majorité (100) de la population n'est jamais confrontée à de véritables contenus scientifiques. Il en résulte un recul des connaissances, surtout chez les jeunes, et une difficulté collective à débattre des nouvelles technologies.

Inspirons-nous de Michel Serres : pour transmettre le goût des sciences, il faut leur donner du goût, en (150) faisant éprouver le plaisir que procurent les problèmes. Racontons, avec malice, les véritables histoires des découvertes, les arguments, expériences et errances qui ont établi un savoir, plutôt que des résumés simplistes qui souvent le trahissent.

(Nombre de mots : 185)

À valoriser : le constat (désintérêt, limites de la vulgarisation), la nuance sur le rôle du citoyen, puis la proposition (raconter la véritable histoire des découvertes avec malice).

Essai 10 points

Pensez-vous que seuls les scientifiques peuvent transmettre le goût de la science ?

Plan (au brouillon).

Problématique. Le goût de la science relève-t-il de l'expertise des scientifiques, ou naît-il aussi de médiateurs qui savent le rendre désirable ?

1. Les scientifiques ont une légitimité propre, mais leur compétence est limitée (Klein, Hubert Reeves).
2. Écrivains et philosophes transmettent aussi le goût de la science (Fontenelle, Voltaire, Michel Serres).
3. Le goût de la science naît de la manière de transmettre : récit, plaisir, dialogue, collaboration (Klein, Jules Verne, *Encyclopédie*).

Introduction. Les sciences façonnent notre société, mais, constate Étienne Klein, la majorité des citoyens s'y intéresse peu et la vulgarisation touche surtout un public déjà convaincu. Comment redonner le goût des sciences, et qui peut le faire ? Au XVIIe siècle, Fontenelle, dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, en fait déjà un sujet de conversation galante avec une marquise. Seuls les scientifiques peuvent-ils transmettre le goût de la science ? Nous verrons d'abord ce que les

scientifiques apportent, puis pourquoi d'autres médiateurs, écrivains ou philosophes, jouent un rôle essentiel, avant de montrer que ce goût naît de la rencontre entre un savoir et une manière de le faire partager.

I. Les scientifiques, une légitimité propre mais limitée.

Les scientifiques semblent les mieux placés pour faire aimer la science, car ils en connaissent la démarche de l'intérieur. Étienne Klein, lui-même physicien, souhaite que l'on raconte « les véritables histoires des découvertes », c'est-à-dire les « arguments, observations, raisonnements, expériences, errances » qui ont conduit à un savoir : ceux qui pratiquent la recherche sont les mieux à même de restituer ce chemin. Leur parole garantit l'exactitude et évite les « vulgates plates » qui trahissent les découvertes. Un astrophysicien comme Hubert Reeves a ainsi fait partager à un large public sa passion pour le cosmos. Pourtant, Klein rappelle que les scientifiques ne sont « compétents que localement » : un physicien est embarrassé si on l'interroge sur un vaccin à ARN messager. Leur langage spécialisé peut aussi décourager les non-initiés, et la vulgarisation touche surtout des personnes déjà convaincues. L'expertise ne suffit donc pas à créer le goût de la science.

II. Écrivains et philosophes, passeurs du goût de la science.

D'autres acteurs, qui ne sont pas des savants, transmettent efficacement ce goût. Fontenelle, homme de lettres, publie en 1686 les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Il y met en scène un philosophe qui explique l'astronomie de Copernic à une marquise, au cours de soirées passées dans un parc, sous un ciel étoilé. Le dialogue, la galanterie et l'humour rendent le savoir agréable, et les comparaisons familières le rendent accessible : la nature est comparée à un spectacle d'opéra dont le spectateur ne voit pas les machines. Au XVIIIe siècle, Voltaire fait connaître la physique de Newton dans les *Lettres philosophiques* et imagine, dans *Micromégas*, un géant venu de Sirius qui interroge des philosophes terriens et relativise la place de l'homme dans l'univers. Klein lui-même cite Michel Serres, philosophe, pour qui les questions scientifiques suscitent un véritable « érotisme des problèmes ». Ces exemples montrent que l'art de transmettre compte autant que la compétence.

III. Un goût qui naît de la manière de transmettre.

Le goût de la science dépend finalement moins du statut de celui qui transmet que de la manière dont il transmet. Klein le résume par une formule : « Si l'on veut donner le goût des sciences, il convient de commencer par donner du goût aux sciences. » Le récit, l'humour, la « malice », l'émotion et le dialogue éveillent la curiosité, qu'il s'agisse de la conversation de Fontenelle avec sa marquise ou d'un roman de Jules Verne comme *De la Terre à la Lune* (1865), qui a donné à des générations de lecteurs le désir d'explorer l'espace. Les enseignants, les journalistes, les musées et les émissions de vulgarisation jouent ce rôle au quotidien. L'idéal est sans doute l'alliance des deux compétences, comme dans l'*Encyclopédie*, dirigée par Diderot, homme de lettres, et d'Alembert, mathématicien : le savant garantit l'exactitude, le médiateur rend le savoir désirable.

Conclusion. Les scientifiques ne sont donc pas les seuls à pouvoir transmettre le goût de la science. Leur expertise est précieuse, mais Fontenelle, Voltaire, Serres et bien d'autres montrent que la littérature, la philosophie et l'enseignement savent créer le plaisir de comprendre. Pour que ce goût touche un public plus large que celui des convaincus, il faut associer la rigueur des uns et l'art de raconter des autres.

À valoriser : une réponse nuancée, des références précises à Fontenelle (dispositif du dialogue, personnage de la marquise, comparaisons) et au texte de Klein, et au moins un autre auteur du parcours.

SUJET C – GRAFFIGNY, *LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE* — 20 points

Contraction de texte — 10 points

Résumer le texte de David Le Breton en 197 mots (de 177 à 217 mots), avec un repère tous les 50 mots et le nombre total de mots en fin de travail.

Contre les exigences de rentabilité et de vitesse, la marche célèbre la lenteur, le plaisir de l'instant et l'humilité : chacun suit son rythme et s'adapte au terrain, sans affronter la nature. Elle offre, quelques heures ou semaines, une respiration quand on étouffe, laissant le choix entre rencontres (50) et solitude.

Elle renouvelle le regard, libéré des routines : on perçoit, par tous les sens, les éléments, les paysages, les sons et les odeurs, et l'on connaît des moments de grâce. Le marcheur prend congé de lui-même : il met à distance liens sociaux et responsabilités, et n'a (100) plus de comptes à rendre.

Il s'arrache à la fascination des écrans et aux préoccupations, puis s'approprie par la lenteur le paysage, avide de nouveaux horizons, car il a du temps. Il abandonne compétition, vitesse et communication tyrannique pour l'amitié, la conversation, la disponibilité ; la marche partagée (150), attention commune aux émotions, rapproche les êtres, favorise la transmission aux enfants et s'oppose au smartphone.

Marcher, enfin, c'est habiter de nouveau son corps et sa vie, s'accorder avec soi-même, revenir sur son histoire : le marcheur y retrouve la valeur du temps.

(Nombre de mots : 196)

À valoriser : la marche comme rupture avec la vitesse, le regard renouvelé, la mise à distance de soi et des contraintes, la relation aux autres, puis le retour à soi.

Essai — 10 points

Découvrir un nouvel univers, est-ce nécessairement découvrir l'inconnu ?

Plan (au brouillon).

Problématique. Un nouvel univers est-il toujours un monde totalement étranger, ou peut-il être révélé par un regard neuf posé sur ce que l'on croit connaître ?

1. Un nouvel univers confronte d'abord à l'inconnu (Zilia en France, trouvailles du marcheur).
2. Il peut aussi naître d'un regard neuf sur le familier (Le Breton, Proust, regard étranger chez Graffigny, Montesquieu, Diderot).
3. Découvrir un nouvel univers, c'est aussi se découvrir soi-même (indépendance de Zilia, « voie intérieure » du marcheur).

Introduction. Dans les *Lettres d'une Péruvienne*, Zilia écrit qu'un « nouvel univers » s'est offert à ses yeux lorsqu'elle arrive dans une société qu'elle ne connaît pas. David Le Breton, dans son éloge de la marche, montre qu'un paysage familier peut aussi se révéler neuf à qui sait le regarder. Découvrir un nouvel univers, est-ce donc nécessairement découvrir l'inconnu ? Nous verrons d'abord qu'un nouvel univers confronte à l'inconnu, puis qu'il peut naître d'un regard neuf sur le familier, avant de montrer qu'il conduit aussi à une découverte de soi.

I. Un nouvel univers confronte d'abord à l'inconnu.

Découvrir un nouvel univers, c'est d'abord affronter un monde que l'on ne connaît pas. Dans les *Lettres d'une Péruvienne*, Zilia, jeune Inca promise au prince Aza, est enlevée par les Espagnols lors de la conquête du Pérou, puis emmenée en France par un officier français, Déterville. Elle ignore la langue, les objets et les usages de ce pays. Elle écrit d'abord ses lettres au moyen des quipos, ses

cordelettes à nœuds, puis, ses cordons épuisés, doit apprendre l'écriture française. Tout l'étonne, et elle décrit ce qu'elle voit avec les seuls mots dont elle dispose, ce qui donne à ses premières lettres une impression de désarroi. L'inconnu est ici total : il touche la langue, la société et jusqu'aux moyens de s'exprimer. Le texte de Le Breton évoque, à une autre échelle, les « trouvailles insolites » que fait le marcheur et « d'autres horizons qui ne cessent de se renouveler ». Pourtant, ce nouvel univers n'est pas toujours aussi lointain.

II. Un nouvel univers peut naître d'un regard neuf sur le familier.

Un nouvel univers peut en effet apparaître dans ce que l'on croit connaître. Le Breton montre que la marche permet de « lever les yeux sur son environnement » et de « purifier son regard des routines » : le paysage proche, le vent, les odeurs deviennent une découverte. Proust l'exprime dans *La Prisonnière* : le seul véritable voyage ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais « d'avoir d'autres yeux ». Les écrivains du XVIIIe siècle ont exploité ce procédé du regard étranger. Zilia juge la société française à partir de ce qu'elle connaît du Pérou : elle s'étonne de la frivolité des conversations, du goût du luxe ou de l'éducation donnée aux jeunes filles, et rend ainsi étrange ce qui paraît naturel aux Français. Montesquieu fait de même avec les Persans Usbek et Rica dans les *Lettres persanes* (1721), et Diderot avec le Tahitien Orou dans le *Supplément au voyage de Bougainville*. Pour le lecteur européen, le nouvel univers n'est pas un ailleurs inconnu : c'est sa propre société, vue autrement.

III. Découvrir un nouvel univers, c'est aussi se découvrir soi-même.

Enfin, la découverte du monde conduit à une découverte de soi. Zilia, en apprenant le français, en lisant et en écrivant, acquiert une liberté intérieure. Lorsqu'Aza, converti, renonce à l'épouser, elle refuse pourtant d'épouser Déterville et lui propose son amitié : elle choisit de vivre indépendante dans une maison de campagne, où elle savoure le simple « plaisir d'être ». Le voyage subi devient ainsi une conquête de soi. Le Breton fait une analyse proche : le sentier ouvre « une voie intérieure de retour sur soi, sur son histoire », et marcher permet de « se sentir à nouveau de plain-pied avec soi ». Le nouvel univers n'est donc pas seulement extérieur : il naît de la rencontre entre un monde et un regard, qui suppose attention, curiosité et disponibilité.

Conclusion. Découvrir un nouvel univers n'est donc pas toujours découvrir un inconnu absolu. Si Zilia affronte un monde étranger, elle l'éclaire par ce qu'elle connaît, et Le Breton montre que l'on peut voir du nouveau dans ce qui est proche. Au terme du voyage, ce que l'on découvre est autant l'ailleurs que soi-même, ce que les écrivains du XVIIIe siècle ont exploité pour questionner les évidences de leur temps.

À valoriser : des références précises aux *Lettres d'une Péruvienne* (situation de Zilia, étonnement, apprentissage du français, indépendance finale), au texte de Le Breton et à un autre auteur du parcours.

RÉCAPITULATIF DU BARÈME

Sujet	Points
Sujet 1 : commentaire de texte	20
Sujet 2 (A, B ou C) : contraction de texte	10
Sujet 2 (A, B ou C) : essai	10

Continue à t'entraîner

Retrouve tous les sujets et corrigés du Bac STI2D, classés par épreuve et par année :
bacsti2d.fr/annales-sujets-et-corriges

Pour réviser tout le programme avant l'examen, les Fiches de Révision du Bac STI2D reprennent l'essentiel de chaque épreuve :
bacsti2d.fr/fiches-de-revision

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.